

qu'on appellera sa tribu. Une réactualisation des travaux de terrain, vieux de dix à douze ans, aurait permis d'aborder cette question qui remet en cause l'existence même de l'objet étudié.

Si le travail de l'anthropologue nous éclaire sur les processus de construction identitaire d'une tribu jordanienne, il n'a pas valeur d'exemple au niveau du pays entier; il échoue également à fonder l'hypothèse selon laquelle les comportements locaux influencent la politique nationale. En conséquence, on ne voit pas sur quelles bases l'entité nationale jordanienne pourrait se définir. Alors que la Jordanie signe la paix avec Israël et qu'une entité palestinienne se crée, le livre a tout de même le mérite de nous montrer l'étendue des ressources du jeu politique du roi Hussein, atout important dans les négociations régionales qui s'annoncent, mais grave menace pour l'existence du pays si le roi venait à disparaître.

Françoise DE BEL-AIR  
(CERMOC, Amman)

Sherifa ZUHUR, *Revealing Reveiling. Islamist Gender Ideology in Contemporary Egypt.*  
State University of New York Press, Albany, 1992. 15 × 23 cm, 207 p.

Le livre de Sh. Zuhur s'ouvre sur de brefs portraits de trois femmes égyptiennes, dont la disparité introduit d'emblée à l'extrême diversité de la société féminine de ce pays et aux débats qui la traversent, ce dont se propose de rendre compte l'auteur.

Sh. Zuhur fait ensuite un rapide tour d'horizon critique des études déjà menées sur les femmes dans le monde arabe, pour se situer elle-même dans un courant apparu dans les années soixante, courant qui privilégie le recueil d'histoires orales, de récits de vie, dans lesquels ce sont les sujets de l'enquête qui décrivent eux-mêmes leur propre système de valeurs, et où le chercheur, dans une position extrême qui semble être le cas ici, ne s'autorise pas d'analyse. Elle résume aussi les théories officielles des islamistes en matière de statut féminin, pour insister à la fois sur l'hétérogénéité de leurs positions et sur leur flexibilité.

L'échantillon que l'auteur a retenu pour ses enquêtes se veut à l'image de sa démarche. Il ne se limite pas aux seules activistes du mouvement islamique, mais retient au contraire des femmes choisies selon divers critères de différenciation, voire d'opposition, tels que voilée / dévoilée; jeune / d'âge moyen / âgée; mariée / non mariée. Un principe semble toutes les guider également, celui de la famille comme centre de leur propre vie et de leurs préoccupations. L'auteur avance encore l'hypothèse d'une homogénéité des femmes dont il est question ici, d'une « égyptianité » de cette société féminine, en quoi elle se différencierait du reste du monde et se constituerait comme unité appréhendable.

Sh. Zuhur insiste à plusieurs reprises, au cours des deux premiers chapitres, sur l'irrécevabilité des thèses occidentales en ce qui concerne les femmes égyptiennes. Ainsi, une analyse

en termes de répression sexuelle à l'endroit des femmes n'est, à ses yeux, en aucune façon pertinente, dans la mesure où les femmes arabo-musulmanes ne se veulent pas impliquées dans la quête d'une sexualité illicite ou sans restriction, mais où, au contraire, elles revendentiquent une sexualité riche dans le cadre du mariage. Son travail se donne alors pour objectif de restituer le discours des femmes égyptiennes et de le résituer, dans le même temps, dans l'expérience historique de leur pays.

Représenant les thèses des islamistes concernant les femmes et les règles qui régissent leurs rapports aux hommes, Sh. Zuhur souligne à nouveau les divergences qui s'y font jour. Elle développe un point, contradictoire, selon lequel certains théoriciens islamistes, tout en proclamant leur intention de retrouver l'esprit des tout débuts de l'Islam, se réfèrent, pour ce qui est de la gestion des rapports de genre, à des législateurs beaucoup plus tardifs et conservateurs. Tandis que, ajoute-t-elle, d'autres islamistes, au nom de l'historicité de telles règles, en appellent à une relecture du rôle de la femme en Islam, à une rénovation — *taqđid* —, qui semble être au cœur des débats internes au mouvement.

C'est cette volonté de rénovation qui justifie la présentation faite ensuite de femmes ayant appartenu à la période de constitution de l'Islam. Pour sa part, l'auteur retient en premier lieu Hawwa (Ève), la « femme originelle », mentionnée dans le Coran, mais dont il fut surtout question dans la Bible et plus encore dans les *hadith*, qui en ont fait une dangereuse tentatrice. Vient ensuite Khadijah, que l'auteur introduit par un rappel des diverses analyses portant sur le statut des femmes dans la période préislamique. Là encore, les divergences sont nombreuses. Puis c'est au tour de 'A'ishah bint Abu Bakr d'être évoquée, suivie de Fatimah, toutes figures controversées au sein du courant islamiste contemporain. Sh. Zuhur continue de suivre la chronologie, évoquant plusieurs figures révérées en Égypte, telles Sayyida Zaynab, sœur de Husayn, et dont elle nous dit qu'elle est un « symbole du courage féminin et de la responsabilité politique », Sakinat, petite-fille du Prophète, célèbre pour sa poésie, son goût des arts, mais aussi pour son refus de la polygamie. Elle évoque encore Huda Sha'rawi, symbole du féminisme égyptien, fille du plus grand propriétaire terrien, grandie dans le harem, et qui s'est dévoilée en 1923. En même temps, l'Égypte donnait naissance aux Frères musulmans, événement que certains auteurs, cités ici, ont rapporté à la crise économique qui sévissait alors dans le monde occidental. Sh. Zuhur consacre ensuite quelques paragraphes à Zaynab al-Ghazali, qu'elle citera à plusieurs reprises dans le cours de son ouvrage, et à son Association des femmes musulmanes. Elle explicite à cette occasion certaines de leurs analyses, quant à l'« égalité » entre les sexes, la limitation des naissances, etc., et s'attache à déterminer le sens que prenait alors le port du voile. À l'opposé de ces courants, qui se sont développés durant la fin de la période coloniale et la montée du nationalisme, se situait le mouvement féministe, représenté par Doria Shafik, dont Sh. Zuhur nous dit qu'il ne disposait que d'une liberté d'action très réduite. Ce panorama général des différents mouvements qui ont façonné la société égyptienne contemporaine s'achève sur quelques questions spéculatives quant aux rapports à venir entre les groupes islamistes et l'actuel gouvernement.

Le chapitre suivant concerne de façon exclusive l'enquête menée par l'auteur et les résultats qui s'en dégagent. Parmi les femmes qui constituent son échantillon, 62 % sont

voilées. Mais l'auteur ne se satisfait pas de ce chiffre, pour lequel elle introduit immédiatement un correctif : des différences sociales se marquent dans le port du voile; de même, seules 14 % d'entre elles ont le visage voilé et portent des gants. Il existe une corrélation manifeste, qui ressort des différents points abordés par l'auteur, entre la jeunesse des femmes interviewées, leur choix du port du voile et leur origine extérieure au Caire (ou au moins celle de leurs parents ou de l'un d'entre eux). Elles ont eu un peu plus souvent des mères au foyer que les femmes qui ne portent pas le voile. De façon générale, les aspirations des jeunes femmes vont davantage vers le mariage et l'éducation des enfants que celles des femmes plus âgées, qui apparaissent plus diversifiées. Le port du voile est perçu comme un élément de changement, l'expression d'une sororité, d'une solidarité féminine. Parallèlement, les femmes non voilées appréhendent les autres comme une entité inconnue et hostile. L'auteur, pour sa part, insiste sur le rôle des facteurs socioéconomiques dans la montée des islamistes. Ce qu'elle qualifie d'adhésion des femmes à une image d'elles-mêmes formulée par les islamistes lui paraît être une réponse à des inquiétudes liées au champ de l'économique et du politique, et non pas l'expression d'une piété retrouvée — ce que pourtant elles affirment.

Ces résultats d'enquête sont suivis de l'exposé de quelques points centraux, sur lesquels se focalisent les discussions, aussi bien dans le mouvement islamiste qu'à l'extérieur, et dont Sh. Zuhur tente de trouver l'écho dans ses propres données de terrain. Les divergences sont souvent la règle. Ainsi, les avis diffèrent-ils sur l'opportunité d'éduquer les femmes. Sur d'autres points, comme le port du voile, l'accord va bien au-delà des islamistes : y souscrivent aussi bien, nous dit l'auteur, les conservateurs que les azharites ou encore les premiers réformateurs. Il ressort de cet exposé l'extrême complexité des situations décrites, de même que l'hétérogénéité des arguments avancés par chacune des parties. Sans doute la volonté manifestée par l'auteur de s'en tenir à leur seul énoncé sans tenter de les hiérarchiser ou d'établir des liens de type causal, par exemple, renforce-t-elle encore cet aspect.

Les femmes non voilées, quant à elles, revendiquent des idéaux qui offrent de nombreux points de ressemblance avec ceux des femmes voilées. Elles aussi affirment l'importance qu'elles attachent à la famille, la primauté qu'elles donnent à l'éducation des enfants. Elles portent un jugement tout aussi négatif que les femmes voilées sur le monde occidental. Elles aussi acquiescent à l'idée d'un contrôle de la sexualité, aussi bien masculine que féminine. Mais c'est ici qu'elles se distinguent, en ce qu'elles refusent le port d'un voile conçu comme un instrument de ce contrôle, qu'elles jugent rétrograde. Elles font preuve de la conscience aiguë de ce qu'elles témoignent d'un état révolu du combat des femmes, qu'elles s'inscrivent dans un débat entre générations.

En conclusion, Sh. Zuhur revient sur quelques-uns des points abordés précédemment. Elle souligne à nouveau la vaste communauté de vues qui unit les femmes interviewées, leur adhésion partagée à certaines valeurs, à certains rôles qui contribuent à la définition de la « femme nouvelle vertueuse », au point qu'elle avance l'hypothèse d'une compétition entre les groupes (femmes voilées / non voilées), dans laquelle chacun veut apparaître comme le meilleur défenseur de l'identité et du statut des femmes. Mais l'hypothèse vaut jusqu'à un

certain point, celui de désaccords profonds portant sur le voile, ou encore le travail féminin ou le rôle politique des femmes. Elle vaut aussi, ajoute l'auteur, pour autant que le rapport des forces ne se modifie pas en faveur des islamistes.

Aline TAUZIN  
(CNRS, Amiens)

Bernard LEWIS, *Islam and the West*. Oxford University Press, New York, Oxford, 1993.  
217 p.

Sur la jaquette élégante de ce petit ouvrage cartonné, figure une œuvre conservée à Madrid, représentant un émir arabe et un chevalier franc qui s'affrontent aux échecs sous une luxueuse tente-pavillon arabe. Leurs deux lances sont fichées en terre. Sous la main gauche de l'émir, une fiole de vin et un verre. Avant d'ouvrir le livre, le ton est donné, Bernard Lewis affronte avec sa plume acérée ceux qui voient dans l'orientalisme, tel qu'il est pratiqué en Occident, un avatar particulièrement vil et dangereux de l'impérialisme culturel de l'Europe et des États-Unis. Le champion de cette critique contre lequel l'historien britannique va lancer sa charge est évidemment Edward Saïd.

La longévité scientifique étonnante de Bernard Lewis, alors que tous ses contemporains célèbres ont disparu ou se sont tus, lui donne une place à part. La quatrième page de couverture, à propos d'un autre de ses ouvrages, *Race and Slavery in the Middle East*, cite quelques jugements particulièrement flatteurs :

*...deceptively brief, delightfully easy to read..*

*...Bernard Lewis's reputation as the doyen of Middle Eastern Studies...*

*Mr. Lewis's knowledge of Islamic history....is so detailed...that it is enough for him to merely refer to a period or an instance to be able to envision the entire context...*

Un des jugements cités va plus loin, liant cette connaissance du passé de l'Islam à la compréhension de ses problèmes actuels :

*a matchless guide to the background of the Middle East conflict today.*

Aux États-Unis comme en France, le discours scientifique sur l'histoire de l'Orient musulman n'est donc plus soumis à une simple évaluation épistémologique, il est devenu un enjeu politique.

Comme à l'accoutumée, Bernard Lewis écrit à la perfection et manie avec une rare intelligence une érudition prodigieuse. Pour atteindre son but, délegitimer toute critique sur l'impartialité de la recherche occidentale sur le monde arabe, il a rassemblé dans ce livre des monographies qu'il avait préparées à des occasions variées mais qui portent sur un même thème, la rencontre Orient / Occident. Chacun des onze chapitres peut donc se lire de façon indépendante. Quant au chapitre IX, *The Shi'a in Islamic History*, p. 155-165, il n'aborde qu'en introduction le problème des contacts et sa place dans ce livre ne se justifie guère.